

**LES
TRAVAILLEURS
TUNISIENS**



dans la région parisienne

hommes et migrations

6 RUE BARYE PARIS 17^e

4

LE LOGEMENT ET LA VIE SOCIALE

A part les privilégiés des trop rares foyers, le plus grand nombre loge misérablement dans des chambres d'hôtel et dans les bidonvilles.

Autant le travail et le milieu de production conditionnent la vie de l'ouvrier tunisien, autant le logement et la vie sociale en dehors du travail conditionnent sa santé et son bien-être.

Où et comment se logent ces travailleurs ? Sont-ils satisfaits ? Sont-ils mécontents ?

On distingue différents types de logement des travailleurs tunisiens à Paris et dans la région parisienne. L'implantation des Tunisiens est à peu près la même que celle des autres catégories d'immigrés et suit de près celle des Marocains et des Algériens.

Les plus chanceux — ceux qui sont encadrés — trouvent une place dans les Foyers pour Nord-Africains appartenant aux préfectures, à des associations privées ou communales, et enfin, à la Sonacotra dépendant du Ministère des Affaires Sociales.¹

¹ La Sonacotra est une société mixte où l'État dispose d'une participation majoritaire. Elle groupe aussi des organismes semi-publics (Caisse des Dépôts-Crédit Foncier) et professionnels (Fédération du Bâtiment). Elle a été fondée en 1957 en faveur des travailleurs algériens. Sa compétence est maintenant étendue au logement de tous les travailleurs migrants.

La plupart de ces foyers sont convenables et bien aménagés, tels ceux de Bobigny et de Sevran, gérés par l'Association des Foyers N.A. Dans deux blocs à plusieurs étages logent plus de 200 Tunisiens, ouvriers et stagiaires. Ces foyers entourés de pelouses fleuries comprennent des appartements spéciaux pour plusieurs personnes, une cuisine où chaque pensionnaire peut préparer ses repas, un placard personnel pour y ranger ses ustensiles et ses denrées. Des équipements collectifs complètent le foyer : réfectoires, toilette, douches le samedi, chauffage central, bar avec télévision, boissons non alcoolisées.

Le foyer de Nanterre installé dans d'anciens baraquements militaires est aussi confortable que les précédents. Chaque baraquement en bois vernis contient 6 chambres assez vastes et bien entretenues de 6 personnes chacune. On y trouve également : cuisine, salle de séjour, lavabos communs, douche. La discipline est stricte et les visites sont interdites.

Il existe d'autres centres d'hébergement. En résumé, il faut noter que dans ces foyers il n'y a qu'un faible effectif de travailleurs tunisiens. La plupart sont les stagiaires, ceux dont la situation est préparée au départ et représentent la minorité des travailleurs tunisiens en France.

L'obsession du logement

Pour l'émigré tunisien, et pour la plupart de ceux qui débarquent à Paris dans les conditions décrites au début de cette étude, le problème du logement est l'obsession principale. Faute de moyens suffisants, ces travailleurs doivent chercher asile où ils peuvent : taudis ou bidonvilles, hôtels pour Nord-Africains.

Concentration par quartier

Les Tunisiens logeant dans ces conditions sont assez nombreux dans Paris. Ils se concentrent dans certains quartiers, rue ou fragment de rue, réalisant ainsi une véritable « médina » nord-africaine parmi d'autres émigrés. Ces hôtels se trouvent la plupart dans les 20^e, 19^e, 11^e, 13^e, 15^e et 5^e arrondissements.

En banlieue, la même ségrégation existe : à Nanterre (Avenue de la République, quartier du Petit Nanterre), à Argenteuil (rue Carême Prenant), à Asnières (Quatre routes)...

Chambres d'hôtel

La population dans la plupart des chambres d'hôtels est de 7 à 8 personnes. Elle dépasse parfois la vingtaine pour une dimension de 15 m², sans aucune aération, sauf la porte qui est le plus souvent fermée.

Il est très difficile de connaître l'effectif exact des locataires, les patrons

étant sur ce point très méfiants. L'esprit cupide du gain et l'exploitation règnent ici.

Dans certains de ces hôtels, nous a-t-on dit, le café sert la nuit de dortoir. Le patron d'un de ces hôtels qui pour aider ses compatriotes leur étale des matelas par terre en plein hiver, sitôt le café vide, n'oublie pas d'empocher les 50 F. par mois...

L'équipement est généralement de la dernière catégorie. Ne possédant ni gaz, ni eau courante, ni chauffage, mal éclairées, les chambres n'ont comme meuble qu'une vieille chaise ou une table délabrée. Quelquefois, des armoires en fer servent de vestiaires. Les conditions d'hygiène sont absolument insuffisantes, un point d'eau, un W.-C., sont à la disposition de 150 locataires, dans un hôtel de la rue Victor-Hugo.

Ces conditions sanitaires déplorables et la promiscuité la plus complète influent sur le caractère et le comportement : elles sont peut-être, avec la difficulté de travailler, la cause de la dégradation de certains. Mais la situation est pire pour ceux qui habitent les bidonvilles.

Bidonvilles

Le bidonville est le centre d'accueil pour la majorité des « touristes » que sont ces travailleurs. Ceux qui n'ont pas encore d'emploi, ceux dont la rémunération est faible, ceux qui craignent la curiosité de la Police, ceux qui évitent la hantise des paiements de loyer des hôtels et le grouillement humain qui y règne acceptent d'être parqués dans les bidonvilles. Comme le nom l'indique : « ville construite avec des bidons. »

Des bidonvilles existent près de Paris, à Nanterre, Asnières, Gennevilliers, La Courneuve, Saint-Denis... Le plus important où se concentrent les Tunisiens est Nanterre. Terrains vagues, anciens dépotoirs d'ordures occupés gratuitement jusqu'à ce que les sociétés propriétaires ou les communes les réclament, valonnés de monticules de déchets, servant de nourriture aux rats, d'immondices, aux chemins coupés de trous que la moindre pluie transforme en marécage.

Atmosphère empestée

A Saint-Denis, à la Courneuve et surtout à Nanterre où plus de 1.000 Tunisiens sont entassés, ce sont les mêmes abris exigus et sales. Se serrant les uns contre les autres comme ceux qui les habitent, ces baraques de 2 m. 50 sur 2 mètres sont façonnées de planches ou de caisses clouées ensemble, de vieilles tôles, de toiles d'emballage, de carton et de fil de fer, de carcasses de véhicules désaffectés. Le tout, pêle-mêle, plus ou moins inhabitable et dont l'intérieur est en parfaite harmonie avec la saleté des alentours.

Grouillement humain

Parmi des quantités considérables d'immondices et de détritiques, les eaux usées, déversées devant les portes, forment des flaques de boue nauséabondes. Entre ces flaques flottantes, l'atmosphère est empestée. L'hiver, la fumée suffocante sort des tuyaux servant de cheminée, tuyaux perçant les toits de toile et de carton qui sont souvent les seules bouches d'aération. Les chemins sont ici tellement boueux qu'il faut que le temps soit extrêmement sec pour pouvoir sortir sans enfoncer à chaque pas jusqu'aux chevilles.

Pas la moindre rigole d'écoulement pour les eaux qui s'amassent et d'où se dégage une odeur pestilentielle à broyer le cœur.

Au milieu de ces constructions et dans le même style, on trouve épicerie de fortune, boucherie environnée de mouches, café lépreux et obscur d'où se dégage un grouillement humain, où l'on sert du vin rouge et des merguez, coiffeur en plein air, cordonnier, marchand de pois chiches et de beignets.

A l'intérieur de « ces trous de rats », on loge à 6, 7, 8, 9 et plus pour un espace à peine suffisant pour 4 ou 3 personnes. Les grabats se serrent autour d'une caisse vide renversée ou ce qui reste d'une table supportant le réchaud sur lequel on fait la cuisine, avec tout autour des ustensiles, la théière, des verres, des épiluchures, des légumes et des miettes de pain... Pas d'eau, bien que l'on patauge tout autour dans une boue liquide et noire. L'unique fontaine est à 500 ou 800 m. Elle est installée au bord de la route. Le transport se fait par des petits chariots en bois, de vieilles poussettes. On transporte 1, 2 ou 3 bidons de 10 à 20 litres. Il est impossible de chiffrer d'une façon précise la quantité d'eau par jour et par habitant, mais il semble par déduction qu'elle ne dépasse pas 10 litres.

Du linge étendu sur des fils de fer frôle les têtes, on fait sa toilette devant la porte de l'étroit réduit dans une bassine posée par terre et on s'efforce de sauver l'apparence de la dignité en sortant habillé de façon présentable.

Pas de fenêtre, la lumière du jour pénètre, lorsqu'elle le peut, par la porte d'entrée et quelquefois par une petite lucarne composée d'une vitre de 50 sur 30 centimètres en moyenne, encastrée dans le « mur ».

En été, la ventilation est nulle. Les températures sont élevées et la chaleur est atroce. L'hiver humide et glacial est un drame. L'éclairage est obtenu par des bougies, des lampes à pétrole, propices aux incendies.

Le chauffage est toujours fourni par des poêles en fonte, généralement

inefficaces, il est source d'intoxication fréquente et représente en outre une dépense considérable pour un résultat incertain ¹.

Voilà comment logent la plupart de ces émigrés dans Paris et sa banlieue, tels que nous avons eu l'occasion de les observer nous-mêmes.

Des boîtes de sardines

Pour résumer les résultats de nos visites, nous voyons que la quasi-totalité des travailleurs tunisiens dans Paris et la région parisienne habite dans des « boîtes de sardines », pour reprendre leur propre expression, en mauvais état, humides, sales. En un mot, pas de propreté, pas de confort, et par conséquent, presque pas de vie sociale.

Comment pourrait-on leur demander d'être propres, alors qu'il n'y a même pas de commodités pour les besoins les plus naturels ?

On se demande en parcourant ces îlots, comment il est possible de conserver une santé passable dans de tels logis, après 59 heures de travail par semaine ?

Ayant examiné les conditions dans lesquelles vivent ces « ouvriers urbains », laissons-les parler eux-mêmes. Voyons comment ils ressentent cette situation, ce manque d'hygiène, cette promiscuité.

Malgré ce manque total d'hygiène, 30 % des travailleurs vivant dans les baraques et 25 % de ceux habitant les hôtels se disent satisfaits de leur logement. Mais pour la plupart, cette satisfaction est teintée de résignation et de fatalisme.

Certains acceptent

« ... Chacun doit accepter les jours qui lui sont comptés. »

« ... Qu'est-ce que vous voulez que je fasse, même si je ne suis pas satisfait ? Vous voyez bien, c'est mieux que d'être dans la rue. On ne va pas s'éterniser ici. Ce sont des jours qui passeront. »

Ceux qui ont déjà connu l'émigration en Tunisie et la séparation de leur famille trouvent que rien n'a changé pour eux. Seulement, « c'est plus propre, là-bas. »

« ... Nous sommes habitués à la misère, vous savez ! Nous sommes toujours loin de nos familles, et ces petits hôtels — outilat — comme nos « oukalas », mais avec la différence que là-bas l'espace est plus grand et aussi, c'est plus propre. »

1) Comme le note M. Boudali, dans son rapport cité page 28, 6 Tunisiens ont été asphyxiés en 1959.

**Bidonville
et vie de famille**

Parmi ceux qui habitent le bidonville, la plupart sont propriétaires de leur baraque. Celle-ci coûte 1.900 à 3.500 francs et peut loger en principe trois personnes.

Ils apprécient le fait de ne pas avoir de loyer à payer et de pouvoir ainsi faire des économies. Étant le plus souvent avec leur frère, cousin ou avec d'autres Tunisiens de la même région, de la même tribu ou du même « arch », ils se connaissent tous et ont souvent l'impression d'être en Tunisie.

Écoutons cette explication pour justifier de tels regroupements :

« Je peux trouver, par exemple, une chambre à l'hôtel à 7.000 francs, mais il faut que l'ambiance soit familiale — yèlzèm el jàou ikoùn aïli —. J'habite avec quatre personnes qui sont des proches parents... Pourquoi j'habite avec ces proches parents et non avec des autres ?

1° Quand je suis arrivé ici, je ne connaissais personne... mais ce n'est pas le plus important.

2° Quand il m'arrive une fois de rentrer en retard, vers minuit, par exemple (parce que parfois je travaille tard), je trouve tout prêt : le manger, ma gamelle pour le lendemain.

3° Ici, on fait à tour de rôle la cuisine. Sur quatre jours, je la fais un jour.

4° Le fait de vivre avec un cousin ou un ami de ma région est mieux qu'avec un étranger. N'oublions pas le proverbe qui dit : « le visage que tu connais est meilleur que le visage que tu ne connais pas. »

« Quand j'habite seul, je suis obligé de faire la cuisine. Un jour, j'en ai assez, je passe au restaurant, je paye 600 francs... Et, le lendemain, je n'ai pas ma gamelle. Il faut encore 600 francs. Voilà 1.200 francs gaspillés en deux jours. Alors qu'avant, je dépensais 3.000 à 3.500 francs par semaine... et mon cousin, quand je lui dis : dors..., il dort. Un autre, je ne pourrais pas le lui dire... »

« ... Tous ceux qui habitent Paris sont endettés. Ils dépensent leur argent dans les cafés, les cinémas. Ils sont obligés d'habiter avec des gens qu'ils ne connaissent même pas. Le patron de l'hôtel ne connaît que le lit que tu occupes et l'argent à la fin du mois. Comme le chef au travail qui ne connaît que la pièce... »

« L'avantage du bidonville, c'est que tu reçois qui tu veux. A l'hôtel, le patron

te dit « non » et au foyer, c'est la même chose. Et puis, on ne trouve pas, car on te dit toujours : on ne loge pas les célibataires... Et quand quelqu'un vient du bled, il dort pour rien, s'arrange pour rien jusqu'à ce qu'il ait ses papiers et qu'il ait trouvé du travail. Ensuite, il se débrouille. »

« Au foyer, on dirait des militaires ; il y a vingt portes pour voir son cousin ou ami. Dans les foyers où tu habites seul, tu as un peu de liberté mais dans les foyers où tu es avec vingt personnes, c'est impossible... »

« On ne peut pas vivre à Paris, car il faut deux costumes, deux paires de chaussures. Ceux qui y habitent sont toujours endettés. »

Les garnis

Quant à ceux qui logent dans ce qu'on appelle « les garnis », leurs réactions sont comparables à celles des habitants des bidonvilles.

« ... Je suis content parce que si je n'avais pas trouvé cette place, je serais depuis longtemps chez moi. »

« Cette boîte et non les baraques et la boue... Je vous assure, j'ai habité là pendant un an, j'ai failli mourir l'hiver... Ici, c'est au moins en ville, près des moyens de transport. C'est aussi sale à l'intérieur mais, au moins, dès que vous sortez, votre pied ne s'enfonce pas dans la boue. Et au point de vue sécurité, c'est mieux ici car là-bas on ne sait jamais... »

Avantages des foyers

Pour les quelques privilégiés des foyers :

« Ceux qui habitent les baraques ou les hôtels ont des visages comme des citrons pressés. Moi, je n'économise pas en ce qui concerne la nourriture et le logement. Imaginez-vous qu'à 35 ans ils sont finis. »

« Le foyer est un grand bénéfice pour celui qui travaille. Vous êtes très fatigué après 10 heures de travail par jour surtout si vous ne trouvez même pas un logement propre pour vous reposer. Ici, nous avons tous un lit pour chacun, avec des draps, des lavabos, des douches, un poêle, une télévision, une salle de lecture. On peut faire la cuisine. Comment voulez-vous qu'on ne soit pas content ? »

Contents, ils le sont encore plus lorsqu'ils se retrouvent avec des gens de leur région ou de leur « arch » :

« On est entre nous, nous sommes très bien, je n'aimerais plus changer. Je suis bien ici. »

**Pour nous,
il fait toujours
nuit**

En résumé, il faut noter qu'à côté des ouvriers qui se disent satisfaits de leur baraque ou de leur « place » dans un « meublé », 50 % à 70 % des habitants des bidonvilles et des hôtels sont mécontents voire très mécontents de leur logement.

Ceux qui se plaignent souffrent surtout des conditions d'hygiène dans lesquelles ils doivent vivre.

« Pour nous, il fait toujours nuit. Si tu oublies un jour d'éteindre la lumière, tu trouveras la baraque en cendre. Comme Ouled Bettaïeb, ils sont partis le matin au travail, le soir ils n'ont trouvé que la fumée... et les pompiers. »¹

« Même quand tu mets quelque chose de propre, ou tu achètes quelque chose de neuf, cela se salit une heure après. Et même l'eau est précieuse. »

Il y a aussi l'insuffisance du chauffage.

« Le problème, c'est en hiver lorsque descend le froid aigre. Vous avez beau mettre du charbon. Vers trois heures du matin, vous sentez un frisson parcourir votre dos... Comment voulez-vous que la chaleur reste ? Regardez la porte. »

Dans les hôtels où le chauffage est rare, la plupart répondent :

« Ici, vous savez... nous nous chauffons nous-mêmes... avec nos souffles. »

Ce qui est le plus durement ressenti par la majorité, c'est la boue, le manque d'installation sanitaire, la saleté...

« Pour amener un peu d'eau, il vous faut attendre parfois deux heures pour qu'arrive votre tour. Parfois, il vous faudra attendre sous la pluie et le froid... Même si vous vous réveillez à quatre heures du matin, vous trouverez du monde avant vous... »

« Vous me demandez si je suis satisfait de mon logement ? Regardez celui-là où il pisse ! Si vous fermez la porte, vous étouffez. Si vous l'ouvrez, l'odeur de l'urine et des saletés vous monte dans la tête. Je vous jure dans toute La Folie il n'y a que S. qui a une toilette. »

Certains se plaignent du bruit et des disputes des voisins (« parfois vous ne pouvez même pas dormir. Vous n'entendez que les coups de poing... ») mais pour eux le bidonville est surtout le symbole de la misère, de la saleté.

« Nous vivons au milieu de la boue et des ordures... Il n'y a pas de différence entre nous et les animaux. »

« Ce n'est pas une vie qu'on mène ici, même les rats viennent nous manger... »

¹ Les incendies sont fréquents dans les bidonvilles. Tandis que nous rédigeons ce travail, un incendie a ravagé le bidonville de Nanterre. Trois enfants sont morts carbonisés et plus de 150 personnes se sont trouvées sans abri (Cf. Le Monde du 1^{er} Juin 1966).

**Ce n'est pas
une vie**

Je vous jure qu'une fois A. a été mordu par un rat au pied alors qu'il dormait. Ne parlons pas des puces et des punaises. Mais qu'est-ce que vous voulez, quand chacun se rappelle sa situation avant... il s'endort sur ses malheurs et supporte tout... »

En effet, les habitants de Nanterre se plaignent des rats :

« Sitôt que vous éteignez la lumière, vous n'entendez que le bruit des rats, comme des dactylos... Si vous oubliez quelque chose dehors, ils le mangent. Même les chats ont peur d'eux... »

« Il n'y a pas de différence entre nous et les animaux. Et je vous jure — wa' allahi — que les animaux vivent même mieux que nous. De temps en temps, je regarde les chiens ici... Je me dégoute de la vie. »

Certains se montrent assez critiques envers les gouvernements, français ou tunisien.

« Je me demande qu'est-ce qu'elle perdrait, la France, si elle nous construisait des logements. Elle perd la première année mais à partir de la deuxième année... après tout ce qu'on lui rapporte... 7.000 francs chacun... elle gagne. Mais, eux aussi, ils aiment qu'on leur graisse la patte. Pour avoir un logement M... a payé 200.000 francs. Chacun te présente à l'autre et chacun attend de toi quelque chose. Il ne te le demandera pas... mais fait semblant... Tu lui donnes 5.000 francs... 10.000 francs et quand tu arrives au dernier bureau où on te donne le logement, il faut encore donner 5.000 francs... »

« Ils sont venus là et rien n'a été fait... En 1962, est venu ici M...¹ et d'autres personnalités avec lui... On leur a donné des bottes et ils ont visité tout le bidonville. Après, ils ont mangé dans la dernière baraque près de la route. Mais depuis cette visite, la situation est comme vous voyez, et pire à cause du nombre plus grand des gens. Je vous jure, si Bourguiba voyait comme nous vivons, il pleurerait parce que c'est quelqu'un qui est très sensible... »

Le même mécontentement se retrouve chez la plupart des habitants des hôtels. Ils se plaignent surtout de la promiscuité.

« ... Vous avez vu vous-même tout à l'heure comment les lits sont entassés. Aucun espace de libre. Et le patron ne s'intéresse pas si les personnes s'entendent ; ce qui l'intéresse, c'est le profit même si c'est un compatriote... D'ailleurs un compatriote te suce encore plus... »

« Imaginez-vous que cette chambre nous coûte 40.000 francs, 10.000 francs chacun et le patron n'est pas content. Car ces jours-ci, beaucoup de Tunisiens

1) Une personnalité tunisienne.

**Si Bourguiba
nous voyait,
il pleurerait**

**Des heures
de trajet**

sont arrivés du bled. Il nous a alors demandé de quitter la chambre sous prétexte qu'il devait la reprendre... Mais comme on savait que c'était pour mettre un plus grand nombre de personnes (les autres chambres sont toutes de 8 personnes et chacun paye 8.000 francs... et tous mélangés) nous avons refusé. Je connais six Tunisiens qui viennent d'arriver, le patron de l'hôtel, un Marocain, leur a demandé une consigne de 75.000 francs chacun. Ils ont ramassé 500.000 francs. L'un d'eux m'a emprunté 30.000 francs pour avoir une chambre aux Quatre Routes.¹

Maintenant, ils payent 8.000 francs par mois chacun. D'ailleurs, je vous jure qu'il y en avait qui dormaient dans la rue aux Quatre Routes. Heureusement, c'était l'été... En plus de cela, parfois, quand ça lui prend, il vous dit : il ne faut plus faire la cuisine ; il ne faut plus laver vos affaires ici... »

Pour les quelques privilégiés qui habitent les foyers, voici pourtant quelques réserves :

« Le directeur du foyer est un Français. Il a voulu être sévère en ce qui concerne le règlement et contrôler tous ceux qui nous rendent visite mais, en tout cas, il est bien et nous sommes corrects. De temps en temps, on lui donne quelque chose... C'est un peu cher, on paye 8.000 francs par mois... »

« Comme en prison. Le patron t'embête au travail... et ici tu trouves un autre patron qui te commande. Il ne faut pas faire du bruit, tu n'as pas le droit de faire dormir ton ami ou ton cousin qui vient de très loin te voir. Même pour une nuit. Bien sûr, si tu lui glisses quelque chose dans la main, il te laissera mais il faudra toujours le faire... »

L'éloignement du lieu de travail et le déplacement sont aussi très ressentis. Certains ouvriers ont jusqu'à 5 heures de transport, aller - retour, dans des conditions pénibles aux heures d'affluence. D'autant plus qu'à leur arrivée, la plupart se perdent dans le métro où souvent l'unique point de repère est une affiche de publicité.

« Au début, pour changer de station, je comptais... Je savais qu'à la 14^e station je devais changer... Ensuite, je devais compter huit stations pour arriver. J'avais l'habitude à la 14^e station de voir tout de suite en descendant la photo d'une vache. Un jour, j'ai compté comme d'habitude mais en descendant je ne voyais plus de vache. Alors, j'ai attendu le deuxième métro et je suis retourné à mon point de départ. J'ai recompté jusqu'à la 14^e station, je suis descendu... mais il n'y avait rien. Je suis resté pensif puis je suis allé voir la dame dans la cabine et je lui ai dit : la station de la vache qui rit ? — Elle m'a regardé... Je lui ai répété, alors elle a ri et m'a demandé : quelle

1) à Asnières.

direction ? *Je lui ai sorti une fiche de paye où était inscrite l'adresse de l'usine... Elle m'a indiqué la direction et je suis reparti.* »

Pour ces 143 travailleurs de la région parisienne, la durée moyenne du transport est de 1 heure 45 minutes. Le quart d'entre eux a une durée moyenne de trajet de 3 heures et plus. Cette durée s'ajoutant à la durée effective du travail, en soustrayant l'interruption du repas (1 heure), le temps d'absence est de plus de 11 heures pour la plus grande partie de ces travailleurs... La plupart prennent le métro plus le train et parfois l'autobus. Certains utilisent des bicyclettes ou mobylettes mettant ainsi en moyenne 1 h. 30 ; quelques-uns vont à pied.

Le travailleur qui vient de subir 11 à 12 heures de travail et de transport doit encore préparer son dîner en rentrant.

**Comme
des fourmis**

« Je n'ai pas de lieu fixe. Chaque jour, je suis quelque part. Il m'est arrivé de dormir quatre heures seulement. Qu'est-ce que vous voulez, je sors d'ici à 4 h. 30, je reviens à 22 heures, le temps de préparer le dîner et la gamelle et c'est déjà minuit. Je ne pouvais pas dormir avant 1 heure du matin. Actuellement, je travaille à Montgeron et j'habite Nanterre. »

« J'étouffe au retour, surtout quand j'arrive à Saint-Lazare. Vers 18 h. 30, les gens sont comme des fourmis. Si vous lâchez une aiguille, elle ne pourra pas toucher le sol... Et à l'intérieur du train... comme des sardines. Et vous ne sentez que la sueur de la fin de la journée.

« Je préfère une mobylette même en plein hiver et non les bousculades et la perte de temps le soir. »

Dans de telles conditions, où se situe la vie sociale ?

**Solidarité
et entraide**

La solidarité ou plutôt l'entraide s'observe chez la majorité des travailleurs tunisiens. N'est-elle pas la meilleure arme pour celui qui se trouve sur une terre étrangère ?

C'est elle qui permet de réduire les difficultés de la vie quotidienne. C'est l'image même de l'entraide collective : *« Une seule main ne saurait applaudir que face à sa sœur ! »*

Le cousin, le frère ou l'ami du « bled » qui arrive du pays, est pris en charge par les proches parents ou les amis de sa localité, — *lawled* — pour reprendre toujours leurs propres termes — jusqu'à ce qu'il ait pu trouver de l'embauche. Il est à noter que beaucoup d'entre eux et surtout les plus anciens commencent à éprouver à cette occasion une certaine gêne et se montrent critiques envers le gouvernement tunisien qui laisse partir les gens dans de telles conditions.

« Qu'est-ce que vous pouvez faire... lorsque quelqu'un vient frapper à votre

Accueillir les nouveaux

porte, ne connaissant personne dans ce bled... Vous êtes obligé de lui ouvrir, même si ce n'est pas votre cousin. S'il avait un travail et les papiers en règle... ? Mais il n'a rien... et lorsqu'on reçoit quelqu'un, on doit bien faire les choses... Nourriture, boisson, l'aider à aller à la Préfecture, recherche de travail... Et, bien entendu, vous êtes obligés de manquer une ou deux fois votre travail. Ce n'est pas la peine d'allonger plus. L'État ne devrait pas envoyer les gens de cette façon. »

Aussi, lors de notre enquête, l'un d'eux qui logeait dans un des hôtels de la rue Trousseau et venait d'accueillir quatre nouveaux arrivés, disait : « J'étais obligé de leur louer cette minuscule chambre dans cet hôtel. Je ne peux pas les laisser tomber et puis vous avez remarqué, l'un d'eux a plus de 45 ans. A chacun je donne l'argent de poche... au moins pour s'asseoir au café du Marouqui car ils ne peuvent rester enfermés toute la journée dans cette chambre. Vous avez vu déjà leur visage à cause des soucis... »

Je suis maintenant en train de leur chercher du travail. En plus, El Hadj a cinq enfants. Comme cela fait vingt jours qu'ils sont ici, j'ai été obligé d'emprunter de l'argent pour lui donner 20.000 francs à envoyer à sa famille pour qu'elle n'ait pas de soucis... Et je dois leur remonter le moral. Vous avez vu leur visage ? Et chacun regrette d'être venu s'il avait su qu'il allait rencontrer de telles difficultés. Comme vous savez, maintenant c'est l'approche des vacances et c'est très difficile de trouver du travail... »

Créer un sandoug

Pour faire face à ces difficultés, certains habitants des bidonvilles ont pensé à créer une caissette *sandoug*¹.

« On a voulu faire un sandoug... Chacun mettra 5.000 francs et lorsque quelqu'un vient de là-bas, il pourra au début prendre de cette caisse ce dont il a besoin... Il le rendra ensuite quand il trouvera du travail... Comme les Marocains. Même pour la nourriture, les Marocains ont un sandoug. Lorsqu'ils touchent leur paye, chacun verse l'argent nécessaire à la nourriture. Et chaque fois quand quelqu'un va au marché ou veut acheter quelque chose à manger, il prend l'argent de la caisse... »

Mais ce projet n'a pu être réalisé car chacun voulait s'occuper uniquement de son frère, de son cousin ou de son proche parent.

L'entraide s'exprime en cas de maladie par des visites très fréquentes et souvent — quoique le malade soit pris en charge par la Sécurité Sociale française — par l'envoi d'argent à la famille si le malade est en période de non-emploi.

1) Formule que nous rencontrons dans les Corporations traditionnelles tunisiennes. Le « *sandoug* » était une caisse d'assurances maladie et de retraite pour les artisans.

**Devant
la mort**

Cette solidarité n'est-elle pas d'ailleurs le prolongement de l'entr'aide traditionnelle, caractéristique surtout des populations rurales originaires du centre et du sud de la Tunisie, dont la majorité émigre vers les grands centres urbains et plus particulièrement à Tunis ?

Cette phrase de l'un d'eux exprime clairement le comportement de l'immigré tunisien dans une telle situation, attitude qui d'ailleurs est un trait caractéristique de la psychologie tunisienne : « *Pour un décès, on se précipite ; pour des réjouissances, on attend d'être invité...* »

Quand l'un d'eux reçoit un télégramme lui annonçant la mort d'un de ses parents et qu'il se trouve sans ressources suffisantes pour rentrer en Tunisie, une quête est faite pour lui payer son voyage.

« *L'autre jour, Ahmed a reçu un télégramme lui annonçant que sa mère était gravement malade... C'est tout ce qu'il a au monde... Et vous savez, quand on dit « gravement » ! Comme il venait de trouver du travail la semaine précédente, il n'avait pas encore suffisamment d'argent. Je leur ai dit : ya jemaâ... La mort passe chez tout le monde... Chacun doit donner ce qu'il peut... Il a pu rentrer vingt quatre heures après. Il est d'ailleurs arrivé à temps car elle est décédée quelques heures après son arrivée.* »

Là où l'entr'aide se manifeste pleinement et prend l'allure d'une véritable solidarité, c'est à l'occasion d'un décès en France. Quand un ouvrier meurt, une quête s'organise entre les travailleurs pouvant atteindre plus de 300.000 anciens francs en quelques jours. Une partie de cette somme sert à payer les frais d'envoi du corps, le reste est donné à la famille du défunt ou versé au Consulat de Tunisie.

**La mort
de Saïd**

Voici un exemple dont nous fûmes témoin au bidonville de Nanterre, dans une de ces baraques de la rue La Garenne...

Le plus proche parent du mort était Moktar, son cousin. C'était un jeudi soir ; ils étaient une quarantaine entassés dans cette baraque. Ceux qui n'avaient pu s'asseoir étaient restés debout. Visages pâles, yeux fatigués, joues creuses, sous la faible lumière d'une lampe à pétrole. A la sensation de la mort s'ajoutait celle de la faim et de la fatigue... On était au mois de Ramadan et la plupart n'avaient pas encore rompu le jeûne.

En apprenant la nouvelle, on s'était précipité sans avoir eu le temps de préparer son dîner... Chacun évoquait les souvenirs de Saïd, ses bienfaits...

« *Il était très intelligent, il rendait service à tout le monde... Quel est celui qui est venu en France et ne s'est pas dirigé vers Saïd pour les papiers, pour*

qu'il l'accompagne à la Préfecture ? C'était un de ceux qui sont venus les premiers en 1957... En ce temps, il n'y avait avant lui que Oulad Chibani... C'est eux qui ont ouvert le chemin à tout le monde. »

« Le pauvre — mesquin —, la fonderie l'a mangé — klata el fandri —. C'est elle qui l'a exécuté — hiya elli kthaât alih —. Toute sa maladie provient d'elle. Nous avons pensé qu'il allait mieux quand il est rentré en Tunisie après qu'il ait pu obtenir une pension. Ce n'était pas mal, il avait 90.000 francs par trimestre... Moi, je pense qu'il n'aurait pas dû rentrer car sa maladie est très dangereuse et il ne devait pas d'éloigner de l'hôpital Beaujon... Il n'y avait qu'eux qui le connaissaient, quand la maladie l'a repris à Tunis, ils n'ont rien pu faire pour lui. »

« Ainsi, il est en paix... Il a de la chance, la mort est parfois préférable à cette vie... Qu'est-ce qu'il a vu de la vie ? La misère. Ce qui fait mal, c'est les enfants : la fille est âgée à peine de 6 ans, le garçon 7 ans... Et la mère aussi est très jeune. Et lui ? Vous croyez qu'il était âgé ? Il n'avait pas 35 ans. »

« Arrêtez de parler », s'exclama soudain l'un d'eux.

La collecte

Un grand silence suivit cet appel. Tous les regards attristés s'étaient dirigés sur *Moktar* qui, accoudé à la petite table, les mains au front, ne disait rien depuis un moment... Et, soudain une autre voix s'éleva :

« Ya Jemaâ ! Saïd est mort ! Ce qui compte maintenant c'est de l'envoyer à sa famille... Toi, *Moktar*, sors un carnet et écris... Il faut inscrire en double... Une feuille restera ici, et une feuille sera envoyée au Consulat. ¹

En quelques minutes, la petite table fut couverte de billets de 5 F., 10 F., 50 F. ... Chacun s'annonçait par son nom en attendant que *Moktar* l'inscrive. La collecte dura près de deux heures. On fit l'addition, on vérifia une fois, une deuxième fois, chacun avait son regard sur la feuille et sur *Moktar*... 70.000 francs, annonça ce dernier.

Le télégramme était parvenu de l'hôpital à 15 heures. Il y avait eu d'ailleurs une erreur car on l'avait envoyé à son ancienne adresse.

« Heureusement qu'il y avait là quelqu'un de sa région... »

La nouvelle parvint à Nanterre vers 18 h. 30.

Après cette pré-collecte que quelques-uns trouvèrent insuffisante, des

1) Le Consulat Tunisien apporte souvent une contribution lorsque la somme collectée s'avère faible. Mais si celle-ci couvre largement les frais d'envoi, l'excédent lui revient. Dans ce cas, les ouvriers désirant garder toujours une part importante pour la famille du défunt, déclarent rarement la somme exacte collectée.

**Pour le
retour
du corps
en Tunisie**

responsables furent désignés dans chaque groupement. Les uns iront dans les hôtels, les autres dans les bidonvilles, les foyers... là où se concentrent la majorité des Tunisiens.

La collecte organisée, on désigna aussi quelqu'un qui devait s'occuper des formalités administratives : relations avec le Consulat tunisien, avec l'hôpital.

En trois jours, 290.000 francs furent collectés. Les frais d'envoi du corps en Tunisie s'élevaient à 180.000 francs. Le reste de la somme fut distribué aux parents du défunt en Tunisie.

Lors de la deuxième réunion pendant laquelle on évalua la collecte définitive, la plupart firent remarquer qu'elle aurait pu être plus importante, mais le manque de temps, les difficultés de déplacement, le froid avaient empêché de prévenir un plus grand nombre d'amis.

Le nombre des participants se situait aux environs de 170 personnes. Ensuite, il fallait hâter l'envoi du corps, car il ne faut pas que le corps reste en France plus de trois jours.

**Veillée
funèbre**

Après que les frais d'envoi furent versés au Consulat, une veillée fut organisée par les cousins et les parents du mort, où étaient invités une trentaine de personnes, surtout parmi les étrangers à la famille qui avaient participé à la quête. Un *couscous* avec de la viande suivi d'un thé fut servi ce soir-là. Les convives récitèrent quelques versets du Coran, et finalement une « *fetiha* » à la mémoire du regretté termina cette veillée.

Remarquons que cette entraide que l'on rencontre chez la plupart des immigrés tunisiens est plus intense chez les travailleurs originaires du Sud et du Centre où le sentiment tribal est très aigu, plus renforcé peut-être par le passage de la Méditerranée. Ils sont très solidaires et une certaine émulation incite chaque tribu ou « *arch* » à donner l'exemple. Dans ces sous-groupes d'immigrés, l'un d'eux est souvent le plus actif, soit parce qu'il a un peu d'instruction, soit parce qu'il est le plus ancien et qu'il veille sur la conduite du groupe.

D'autre part, cette solidarité qui se manifeste pleinement à l'occasion d'un décès chez la plupart des travailleurs tunisiens reste aussi malgré tout limitée aux parents, cousins ou amis. L'individualisme règne partout, « *on se déchire, on s'envie* », comme ils disent. N'est-ce pas là peut-être un caractère de ces milieux pauvres où malgré une apparence de solidarité règne une véritable guerre souterraine ?

Nous avons déjà observé que ces amitiés n'existent pas au travail et se limitent souvent à un « Bonjour » ou à une simple poignée de main. Elles restent limitées au groupe et dépendent de la nationalité, de la région,

Le repas du dimanche

de la localité ou de « *l'arch* ». Les amis d'une même région, d'un même « *arch* » se fréquentent très souvent, s'invitent les jours de repos et le dimanche.

Les invitations et les repas du dimanche prennent une place importante dans la vie quotidienne de ces travailleurs, c'est le dimanche que la plupart font leur grand marché pour la semaine, que certains trouvent le temps d'égorger eux-mêmes le poulet, ou le lapin acheté et c'est une véritable fête, car on prend plaisir à préparer ce repas. Ces repas sont assez copieux et se prolongent parfois tout l'après-midi par l'échange des nouvelles sur le travail, sur le pays, sur un événement important. C'est aussi ce jour là que la plupart rendent visite ou reçoivent leurs frères ou amis qui habitent de l'autre côté de Paris, et qu'ils n'ont pu voir durant la semaine, ou quelqu'un qui revient du pays. C'est une coutume largement répandue surtout chez certains travailleurs tunisiens, que celui qui vient d'arriver du « *bled* » est invité presque chaque dimanche par tous les amis de sa localité... C'est lui qui apporte les dernières nouvelles de la famille, des amis, de la situation générale du pays, ses impressions durant son séjour en Tunisie.

Invitation à la Courneuve

A l'occasion d'un entretien avec l'un d'eux, nous fûmes présents à l'une de ces invitations. C'était dans une de ces baraques de la Courneuve. Il y avait les trois locataires et l'invité... Le maître de la « maison » nous présenta une bassine en aluminium dans laquelle on devait se laver les mains avant de commencer à manger. Il prit soin de verser sa tasse d'eau d'abord sur nos mains, l'invité et moi, ensuite les autres. Il nous distribua des cuillères, une serviette à chacun plus ou moins noirâtre — pourtant fraîchement lavée. Il étala un journal sur une vieille caisse qui servait de table, puis il prit un grand bol de *chorba*¹ :

« Commencez ! ne m'attendez pas... Je vais me laver les mains. »

On voulût l'aider mais il jura et insista pour que l'on commence sans lui. Il vida le bassinnet d'un jet au dehors sans quitter le seuil puis y versa un peu d'eau et se lava les mains. Ensuite, en prenant place sur une caisse, il perdit l'équilibre et faillit basculer le tout. Il s'excusa du manque de place.

« Vous savez, ici, nous luttons contre la vie... Je suis dégoûté de cette habitation. »

« Ce sont des jours qui passeront, reprit l'invité. « Est-elle bonne, la *chorba* ? » demanda-t-il. « Extraordinaire ! » répondîmes-nous.

1) Soupe tunisienne.

**La santé
passe
avant tout**

Ensuite, notre homme enleva le bol vide et déposa au milieu de nous un grand plat de couscous où se dressait une véritable « montagne » de viande et de légumes.

Le repas terminé, il nous invita à nous déchausser et à nous allonger sur le lit... Ensuite, vint le thé vert... Puis ce fut au tour de l'invité de parler du « bled » et de ses impressions durant son séjour au pays.

« Tu ne peux plus connaître Tunis... Tu as l'impression que tous les gens sont déversés à Tunis... Et les cafés, le nombre des cafés qui existent actuellement à Tunis est incalculable.

« Actuellement, en Tunisie, ou tu as un travail et tu gagnes bien, ou tu meurs... Tu ne peux plus comme avant avoir une brouette ou une petite épicerie avec quoi tu te débrouilles... c'est fini! »

Avant de voir à quoi ces travailleurs occupent leurs temps libres il faut se demander s'ils disposent réellement de loisirs et quelles sont leurs aspirations dans ce domaine.

Pour les plus anciens, ceux qui ont plus de cinq ans en France et parmi ceux-ci pour les célibataires surtout, une certaine fatigue ou bien le signe d'une nouvelle adaptation leur fait dire que la « santé passe avant tout ».

« Si on me payait 100.000 francs par mois, je ne viendrais pas travailler des heures en plus. Car j'aime bien me reposer. »

« Si je suis en bonne santé, je travaille. Si je me sens fatigué, je ne travaillerai pas des heures en plus, même avec un salaire plus élevé. »

« Moi, je voudrais quelques heures en moins car le travail est pénible, vous savez, notre travail est tuant. »

« Cela dépend de la santé. A l'arrivée, je travaillais les jours et les nuits ; mais une fois, je suis tombé malade et je suis resté 15 jours à l'hôpital. J'ai alors beaucoup réfléchi... J'ai compris que ce qui compte c'est la santé. Quand je suis sorti, je vous assure que j'ai cessé de travailler le samedi après-midi. Le chef m'a demandé : tu ne veux plus faire des heures supplémentaires ? Je lui ai dit : « Santé pas bien, chef! »

Mais pour ceux qui viennent d'arriver, qui n'ont pas encore payé leurs dettes et sont encore sous le poids de la nécessité, il faut travailler le plus possible.

« Je travaillerais même la nuit si je trouvais le moyen. Je suis là pour cela. »

Surtout les chefs de famille :

« ... Je ne suis pas venu pour me reposer, vous savez ! Si nous sommes là

Emploi du temps

et que nous avons laissé nos familles, c'est pour travailler. Nous sommes là pour cela ! »

Ils ne disposent donc pas beaucoup de temps libre à part le dimanche. Écoutons l'un d'eux résumer son emploi du temps :

« Je travaille 9 h. 30 chaque jour... Je me repose une heure pour manger à midi. J'ai trois heures que je passe entre aller et retour... Je rentre préparer le manger pour quatre personnes. Il me faut chaque jour au moins deux heures... Moi, je prépare le manger, l'autre les gamelles. Quand arrive 10 heures du soir, je me sens comme un fil... Je dors ! Je me lève à 5 h. 30... »

« De 6 heures du matin à 10 heures du soir, il n'est plus possible de faire du sport ou autre chose... Le samedi, je travaille le matin. L'après-midi, je lave mes vêtements de travail, je me rase, je prépare le manger et la journée est finie... Un samedi sur deux, je travaille l'après-midi. »

« Le dimanche, il faut que je dorme jusqu'à 8 heures parce qu'on veille un peu le samedi soir... Je fais ma toilette et je vais faire le marché. Je rentre à 11 h. 30, je prépare le repas et on mange. L'après-midi, je vais me promener avec « lawled ». Je vais au cinéma ou rendre visite à un ami. Je rentre vers 8 heures du soir faire le manger. Puis, je prépare la gamelle pour le lendemain et la journée est finie. »

Cinéma

Malgré le peu de temps libre, 57 % de ces travailleurs fréquentent le cinéma en moyenne quatre fois par mois. 30 % dont la plupart sont des célibataires y vont plus de cinq fois. Ils voient surtout des films « d'espionnage ». Ce divertissement semble être tout nouveau pour eux car beaucoup déclarent qu'ils allaient rarement au cinéma quand ils étaient en Tunisie. Ceci ne s'explique pas à notre avis seulement par le fait qu'ils disposent de plus d'argent en France. C'est peut-être pour briser le cercle monotone du travail, l'ennui et la routine. N'est-ce pas aussi un moyen de faire travailler leur imagination ? Ceci semble se dégager de quelques-unes de leurs réponses :

« Le cinéma est bien... Il ouvre l'esprit. »

« Le cinéma te fait oublier certains problèmes. »

Notons que les lecteurs sont rares, presque inexistantes. 2 % seulement lisent, surtout des livres d'espionnage, des romans policiers et aussi des livres d'histoires.

Quelques-uns font du sport : judo ou boxe, sports caractéristiques du milieu ouvrier en général.

En résumé, nous devons constater qu'à part le cinéma et le café, il n'y a presque pas d'activités de loisirs. Pour qu'il y ait détente, il faut qu'il y ait temps libre.

Enfin, la « faim de travail » et surtout les conditions matérielles empêchent la plupart de ces immigrants de passer d'un comportement de « préoccupation » à un comportement « d'intérêt libre »¹, c'est-à-dire à se libérer du souci dominant de la satisfaction de leurs besoins élémentaires et de l'inquiétude permanente qu'il engendre.

Ce comportement se rencontre d'ailleurs chez la plupart des autres immigrants, comme le note Guy Hermet pour le cas des Espagnols².

1) Chornbart de Lauwe (P.H.). *La vie quotidienne des familles ouvrières*. (Recherches sur les comportements sociaux de consommation). Paris, C.N.R.S., 1956, pp. 147-149 et 221-234.

2) Hermet (Guy). *Les Espagnols en France*. Éditions ouvrières (1967).